
846C249
Oi

Marcel CARTON



IMAGES DE VIE

EDITIONS DU SEPTENTRION



Marcel CARTON



IMAGES DE VIE

EDITIONS DU SEPTENTRION

Marcel CARTON



IMAGES DE VIE

EDITIONS DU SEPTENTRION

Marcel CARTON

IMAGES DE VIE

EDITIONS DU SEPTENTRION

DL 3918 31-3-50 A 100-

PROLOGUE

A Ceux, qui, désabusés ou déprimés, souffrent de la Vie et, doutant de tout, ne savent plus voir, ni sentir, je dédie ces Images.

Si je les ai traduites en style « impressionniste » c'est pour mieux leur faire comprendre que si la Vie est rude parfois, elle est toujours pleine de grandeur, belle et digne d'être vécue pour quiconque la comprend.

Puissent ces quelques pages, redonner à ces pauvres gens, sinon la perspective du bonheur et de la joie, l'espérance qui est aussi une source de Vie !

Marcel CARTON

1948.

LA PENDULE DE VIE !

A la fois doux et cruel, le tic-tac de la pendule sanctionne inlassablement, les joies, les séparations sans pitié, le bonheur, la douleur et les pleurs.

C'est la vie qu'il sanctionne avec sa divine musique, son beau ciel et ses jolies fleurs. C'est la vie avec la souffrance, la faim, la soif, les luttes, la fatigue, l'angoisse, la peur.

C'est hélas ! la mort et les larmes.

La Vie, parfum magique de lilas, de roses, d'œillets ; doux regards de femmes, charmants sourires de lèvres pures ou fardées, oubli de soi devant des yeux profonds et rieurs, mirages d'un bout de dentelle ou de ruban, fol abandon des nuits étoilées !

La Vie, bréviaire des Pasteurs, sublimes dévouements de cornettes blanches sur les grabats de la souffrance humaine.

Idéal qu'on se trace ou but qu'on désire atteindre par la lutte ou le travail.

Que ce soit l'idéal de l'âpôtre et du travailleur ou l'enlacement viril de l'amante aux grands yeux veloutés.

Vie ! souffle divin, tu nous mènes au rythme cadencé de ce petit tic tac, tu nous crées, tu nous berces, tu nous leurres, tu nous broies au signal du temps dans l'immensité du Destin !

Et nous, humbles mortels ! De nos fragiles antennes, nous aspirons avidement tes effluves, qui nous font tressaillir et vibrer parfois si fort, que nos faibles organes de chair, sont brisés ! Alors, pauvres fleurs humaines, nous courbons nos âmes sous tes lois immuables et tu les emportes, tel le vent balaie les nuages, dans un grand tourbillon.

Nous avons passé... Le tic-tac est fini pour nous, mais la ronde continue pour d'autres, car la Vie est comme son Créateur, immortelle !

Regardez la pendule. Ecoutez donc le tic-tac de la Vie !

NAISSANCE DE LA VIE

Aurore, retentissante encore des cloches triomphantes de Noël, tu fais songer à ce mystère qu'est la Vie, quand tu éclaires les croix des tombeaux, au moment où nait l'année nouvelle, du sein de la morte nature ! En ton avènement, jeune année, les morts semblent se dresser devant nous, afin de nous indiquer, le chemin menant au but à atteindre, par leur exemple.

Chers absents, ne dites-vous pas ? « N'ayez donc pas peur de vivre !

Nous sommes avec vous, puisque nous nous associons aux vivants par le souvenir !

Parents aimés, qui dans le champ de prière et de repos, dormez sous une pierre massive à qui, tout petits nous récitions à pareille époque, les compliments appris en classe ; qui, pour nous, avez enduré tant de peines ; à qui nous avons coûté tant de chagrins et de larmes ; qui avez veillé avec angoisse à notre chevet, quand nous étions malades ; qui avez su diriger les jeunes vies à vous confiées, notre reconnaissance ne nous oblige-t-elle pas à regarder devant nous, à affronter en séchant nos larmes, la lutte à notre tour !

Epouses chéries, dont on pleure le charme que vous avez emporté au tombeau avec votre douceur, ne voit-on pas par la vision de votre souvenir, le sourire qui réconforte et qui console ?

Ne montrez-vous pas, l'impérieux devoir des petits à soigner et à élever honnêtement pour l'amour de vous ?

Poilus ! ô admirables héros, glorieusement tombés lors de l'horrible carnage et qui dormez paisiblement, en attendant la récompense céleste ne dites vous pas « N'ayez donc pas peur de vivre ! Continuez notre œuvre, luttez, travaillez et surtout soyez braves devant les nombreuses difficultés que présente la Vie !

N'oubliez jamais que seul, le culte répandu et enseigné de l'amour du prochain, de n'importe quelle race, sera la puissance efficace pour empêcher le crime et la guerre, fléau destructeur de la Vie ! »

Vous tous, chers morts, éveillez en nous de nobles idées.

Pour l'amour de vous, et ceci sera le commencement de notre consolation nous sommes résolus de vivre, afin de continuer votre œuvre . vous serez nos entraîneurs jusqu'au moment, où à notre tour, nous entraînerons nos descendants vers le véritable chemin du Devoir qu'est la Vie bien remplie et honnête.

La jeune année se lève ainsi des tombes, toute ravissante, pleine d'espoir, tandis que son premier Angélus, au loin se fait entendre et que l'astre du jour est salué par les clairons et les vœux exprimés par tous les êtres vivants !

PAYS NATAL

La Naissance de la Vie, par association d'idées, évoque le pays natal.

Le mien est inséparable de ma douce Maman. Son image chérie se mêle à celui de cette terre angevine, nid de ma naissance et berceau enchanteur de toute ma jeunesse !

Angers, O Ville aimée, dont le nom seul évoque en moi tant de doux souvenirs, je ne puis songer sans regret à tes grises murailles, que domine, imposante, ta superbe cathédrale.

Que de fois, j'ai rêvassé le soir sur les rives du fleuve qui te baigne, admirant le soleil couchant qui empourprait le ciel si pur de l'Anjou, tandis que des couples s'en allaient en barquette sur la Maine, pour disparaître sous les arches de tes grands ponts de pierre et livrer aux échos de la campagne leurs chants de jeunesse et d'amour !

Que de fois, j'ai rêvé au pied de ton château séculaire, sous le touffu feuillage des grands arbres qui l'entourent.

Je revois, en tes murs, les jours de ma tendre enfance et les folles parties dans ton mail splendide, les douces récréations dans ce beau parc, après les heures mornes d'étude, la maman qui tricotait sur un banc, surveillant nos ébats et qui grondait quelquefois !

Ensuite, je revois cet être cher entre tous, se rendant aux offices, gravissant péniblement les nombreuses marches menant à ta cathédrale dont les clochettes et bourdon lan-

çaient les appels à la dévotion, puis redescendre, l'office terminé, ce grand escalier de pierre, en s'appuyant, toute tremblante sur sa canne.

Souvent, je l'attendais pour lui offrir mon bras d'adolescent et nous retournions par tes rues animées, elle, toute fière de son fils, moi, tout heureux de lui être agréable !

Chère maman ! Ton image m'est si chère, mais ton souvenir se mêle à cette terre d'Anjou où tu dors à jamais sous les fleurs de ta tombe. En toi, je regrette Angers, ces heures divines de l'amour que tu abritais par les branches et feuillages de tes jardins, ma douce et jolie petite amie et nos tendres caresses, nos jolies promenades parmi les fleurs de ton boulevard de Saumur, si attrayant les soirs d'été.

Que tu es loin de moi, Angers, reine de l'Anjou !

Mais je t'aime ! Cité heureuse sous ton ciel pur.

LE PRINTEMPS DE LA VIE

Les jours croissent. Une grande vitalité se manifeste, qui secoue et ranime la nature engourdie. Les premiers bourgeons apparaissent.

Saluez le Printemps !

Les beaux jours sont revenus et la toute jeune Nature est en fête ; les grands arbres frissonnent sous l'amoureuse et tiède caresse de la brise printanière tandis qu'à leurs pieds, les premiers baisers s'échangent à leur ombre et qu'à

leurs branches, les oiseaux chantent les premiers hymnes à la Nature.

Mai réchauffe les cœurs et fait oublier les peines.

Ce mois, beau entre tous, donne goût à la Vie !

Tandis que la Nature renaît et que les tendres feuillages sont revenus couronner nos grands arbres ; tandis que toute la campagne repose, dans un cadre lumineux, en une douce atmosphère, des beaux cieux d'azur semblent descendre des parfums troublants, tandis que s'élève vers eux la douce harmonie de la terre ressuscitée.

Cette Nature en liesse suggère la tendresse et tous, même les plus blasés aiment et désirent ressentir le renouveau du Printemps.

La Nature étant plus belle, la Vie s'offre à tous, souriante et accueillante et les soirées sont d'une exquise douceur quand le crépuscule étend ses voiles et enveloppe toutes choses.

A quoi comparer cette fraîcheur printanière ?

Quelle idée évoque-t-elle donc cette saison si pleine de charmes et de ciel pur ?

Un chérubin aux boucles blondes, à l'âme radieuse, aux grands yeux caressants, apparaît, souriant en offrant son jouet.

Victor Hugo, nous le décrit de si éloquente façon.

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts, sa jeune âme à la Vie
Et sa bouche aux baisers !

L'enfant c'est le printemps de la Vie ! Le ciel de Mai est pur, l'âme de l'enfant est vierge. La Vie en cette saison nous sourit, l'enfant sourit presque incessament. Les feuillages sont d'un vert tendre, le corps de Bébé est rose, fragile et si doux.

La brise printanière nous caresse de son souffle tiède, mais quoi de si délicieux qu'une caresse d'un petit ange, image de notre « Printemps » image de nous-mêmes.

Quoi de si doux surtout que ce premier cri sorti du cœur du petit « Maman ! »

Tout n'est que douceur dans l'enfant. Son ciel, gentille petite âme, est toujours pur et le sourire que son regard reflète,

C'est le sourire de l'Homme à la Vie !

Victor Hugo termine son poème sur l'enfant par cette prière :

Seigneur ! Préservez-moi, préservez ceux que j'aime
Frères, parents, amis et ennemis même.
Dans le mal, triomphants ;
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles.
La Maison sans enfants !

Quel appel à la production, à l'abondance, à la Vie !

L'Eté succède au Printemps ; tous les êtres de la Création concourent à la reproduction.

Le soleil mûrit les blés !

Les fleurs abondent, les fruits s'amoncellent.

Vers l'été de la Vie humaine, l'Amour apparaît dans le cœur de l'homme.

Il recherche sa compagne comme l'oiseau, comme la fleur.

Arrive le Mariage !

Alors, l'Amour apporte le Bonheur quand la Vie fait son œuvre, car le nid est peuplé, le Berceau, n'est pas vide !

L'ETE DE LA VIE !

L'Eté de la Vie ne ressemble pas toujours à la marche enchantée du Printemps.

L'Homme est maintenant en pleine forme, en pleine vigueur.

A ce moment, pour lui, qu'est-elle cette Vie ?

Pour certains, elle est d'une insouciante gaieté.

Pour d'autres, un chagrin continuel.

Les uns sont torturés et pleurent.

Les autres pleurent et la Vie les console.

Celle ci poignarde d'une part et caresse de l'autre.

La scène qui convient le mieux à cette étude sur l'Eté de la Vie, n'est-elle pas la mer vers qui les foules accourent dès les premières chaleurs estivales ?

La grande charmeuse représentera la Vie jonglant avec les petits « pantins » que nous sommes pour la Destinée.

REINE DE LA MER

D'origine récente parmi les siècles, plage de joie et de doux souvenirs, tu célèbres ô Reine de la Mer ton renom de grande station moderne, tandis que ton flanc est sans cesse caressé par la « Charmeuse », qui t'envahit lentement en rythmant sa marche sur les jolis chants formés par le murmure de ses ondes !

Tu es joie ! Tu es santé !

Ta digue immense n'est que lieux de réjouissances. Ton ciel est pur !

Tes eaux sont tièdes !

Une légère brise étend l'harmonie de tes villas à ta grève et la mer, pour toi, toujours, chante sa douce mélodie,

Plage d'amour, pays délicieux, te voir, c'est t'aimer !

Tu es Source de Vie pour ces petits êtres anémiés et frêles qui, sur ton sable fin s'ébattent et brandissent pelles et raquettes, s'émerveillant de la variété de tes coquillages et dont l'éclat des yeux, après cette cure joviale, n'est que la grâce de ta Majesté !

Et pour ces groupes de baigneurs : adultes qui sourient en plongeant dans la tiédeur de tes eaux, charmantes petites ondines qui sautent bien haut et dont fuse le rire, à l'approche des vagues pourtant si douces, n'es tu pas la joie de vivre, le vrai soleil des vacances ?

Tu es la plage idéale du sport pour toute cette jeunesse

ivre de mouvement, qui après la joie débordante du bain se livre avec frénésie au croquet, au tennis, pendant que les vieux Parents usés par le labeur des ans, goûtent avec délices à l'ombre des tentes, le bien-être d'un repos durement gagné et se réconfortent de tes effluves salines !

Mais ce qui captive le plus en toi, plage d'amour, c'est la douceur de tes nuits et la féérie que tu offres, lorsque les regards, un instant se détournent de la mer phosphorescente, immense désert d'eau mouvante pour se griser des éclatants jeux de lumière de ta parure.

Fusées de toutes couleurs, guirlandes lumineuses, on croirait rêver un conte de « Mille et une Nuits ».

Dès que le crépuscule est tombé sur tes eaux, Reine de la Mer, tu représentes tout le raffinement de la Vie humaine, face à la beauté imposante et rude parfois de la Nature.

Que de regrets emporteront-ils en fin de saison tous ces heureux villégiateurs !

Lorsqu'ils auront regagné et labeur et home, ils regarderont avec attendrissement les petites coquilles emportées, minuscules diamants de ta couronne de Reine et croyant entendre la chanson des flots, ils béniront les vacances prochaines qui leur feront revoir leur plage toujours plus prospère et aussi doucement familière.

POEME A LA MADONE

Ils auront garde d'oublier, reconnaissants et émus, la Madone qui, non loin de ces lieux de délices, veille toujours et préside aux destinées de toute la station et des hôtes de la Mer.

En gage de reconnaissance pour les douces journées passées et évoquant la minuscule chapelle qui abrite la souveraine Céleste, avant de s'endormir, ils murmureront avec espoir cette légende et prière.

Des Dunes, tu fus la Madone proclamée
La mer apportait, en respectueux hommage
A ta grandeur, Marie, ses petits coquillages,
Ses flots berceurs et sa douce chanson rythmée.

Trois fois, tu fus ravie aux bords de ta fontaine
Mugissante, la Mer te pleurait, ô princesse.
Pour ne la pas quitter, contemplant sa détresse,
Par trois fois, tu revins, précieuse souveraine.

Tu revins là, prier, ô Mère si clémente
Pour tous les pêcheurs, menacés par la tourmente
Et que, sans ton secours, la mer eût dévorés.
Aussitôt ton retour, l'onde devenue sage,

De ton enfant céleste par toi imploré
De nouveau, à tes pieds, apporta les messages.
On préféra pour toi, aux voûtes étoilées,
Au désert de sable qui toujours se mouvait,

Un joli sanctuaire où la foule pouvait
Te prier, en silence, Mère immaculée.
De là, tu gardes les flots, la cité voisine,
Protégeant les marins, consolant leurs petits ;

Quand vers toi, monte leur supplique ou retentit
Cet angélus du soir, aux notes cristallines.
Soutien de nos héros, au combat, valeureux,
Refuge des pêcheurs, secours des malheureux,

Jamais tu ne refusas d'écouter leur prière.
Exauce la nôtre, aujourd'hui, Mère chérie
Et du haut de ton trône, protège leurs frères,
Règne dans leurs foyers, aussi sur leur Patrie.

Secours les âmes semblables à ces navires
Qui, sur la mer en fureur, des plus hautes cîmes
Vont en tourbillonnant au fond des grands abîmes.
Protège-les donc ! Evite qu'elles chavirent.

Et que, près de Jésus, arrivées au bon port,
Elles accourent, chantant les hymnes de gloire,
Rayonnantes de joie, après cette victoire.
Daigne, Marie, nous réserver ce digne sort.

Soutiens-nous au combat ! Garde-nous à la Mort
Conduis-nous à ton Fils, le plus cher des trésors.
Nous voulons tous, aux cieux, jouir de sa présence.

Avec toi nous, voulons, dans ce ciel azuré
De ce Dieu d'amour, chanter la toute puissance
Des Dunes, Marie, sois la Vierge vénérée !

LA MANGEUSE D'HOMMES

Messieurs et vous, Mesdames, dont le cœur s'exalte devant la beauté et la tendresse, s'apitoie devant toutes les douleurs, connaissez-vous la voix de la mer, qui sous le ciel bleu, étend son immensité au delà de vos regards ? Comprenez-vous sa voix et ses gestes quand vous vous promenez sur la plage, lorsque le soleil a disparu dans son sein et que la brise de terre rend épars vos cheveux, tandis que les vagues viennent s'incliner à vos pieds ?

Vous entendez un doux murmure, un chant ininterrompu empreint d'amour et de mélancolie.

Vous êtes rêveurs, quand au déclin des belles journées d'été, vous venez respirer près de ses ondes, son vif parfum, et que, du Casino tout proche, le bruit de l'orchestre est étouffé par son murmure.

La mer est aimée de vous, Messieurs, quand elle a été la confidente de vos pensées ou le témoin de vos tristesses et vous, Mesdames, quand vos sanglots se sont mêlés au bruit confus des vagues.

Mais vous ne la comprenez tous, que lorsqu'au bord du rivage, vous venez le soir, contempler l'infini et que les yeux fixés sur sa masse mouvante, vous rêvez...

Au loin, il vous semble entendre des accords mélodieux... Une voix... Une voix d'homme monte, grave, vers le ciel... Une mandoline l'accompagne...

Quel plaisir de flotter doucement
Sur la mer, qui dort aux baisers du vent
Quand, du soleil, le char brillant s'enfuit
Et que l'étoile du soir reluit.

A présent une voix féminine se distingue.

Lorsque la brise qui caresse les fleurs
Porte vers nous d'énivrantes senteurs
Aux échos, livrons nos chants
Et nos cheveux au gré du vent.

Après cette charmante barcarolle dont Weber est le génie, vous n'entendez plus rien que le bouillonnement des eaux... Le ciel s'assombrit et la rêverie vous reprend.

. . . .

Là-bas, près de la haute dune, une petite lumière indique une maison de pêcheur et éclaire un intérieur propret où une femme, jeune encore fait agenouiller et prier son enfant.

Parfois elle lève ses yeux rougis et essuie quelque larmes brulantes.

Puis après avoir couché son petit, elle entr'ouvre la porte et regarde la marée menaçante.

Il n'est pas encore rentré l'être cher qu'elle attend et la mer est si méchante ce soir...

...Une immense clameur semble se mêler au bruit du flux. Le ciel est terrible et la mer un immense gouffre noir; des éclairs jaillissent de toutes parts et le tonnerre rend plus féroce encore le bruit des grandes vagues qui se fouettent.

La barque de pêche est ballottée par la tempête et roule vers la mort malgré les efforts des deux courageux matelots qui la montent et essayent de la diriger.

...Ce soir, le ciel reste sourd aux supplications de ceux-ci et sous la barque, l'immense gouffre semble s'ouvrir incessamment.

... Maintenant, ils ne peuvent plus lutter contre la mer en furie et se cramponnent désespérément à la barquette qui chavire.

Ils revoient la compagne apeurée, pleurant au logis, les chers tout petits, priant pour leur Papa et levant vers les cieux courroucés leur regard innocent et craintif.

Les malheureux croient entendre cette prière enfantine.

En vain essayent-ils de reprendre la lutte, car ils n'en ont plus la force. Alors, un grand cri se mêle à ce bruit infernal des éléments, lançant un dernier adieu aux êtres chers et ils disparaissent ensevelis dans le plus profond des abîmes...

Du Casino. on perçoit a présent les derniers airs d'une valse viennoise.

Votre tête se redresse soudain...

Des milliers d'étoiles brillent dans le ciel. La « Mangeuse d'Hommes » s'étant approchée sournoisement avec le flux vous caresse les pieds, Mesdames (caresse qui a pour effet de vous faire sauter en jetant un petit cri aigu, dont vous avez le secret et qui vous rend tout à fait à la réalité). Qu'elle vous semble douce, cette caresse de l'eau encore tiède!

Vous connaissez cependant à présent la mer qui dévore les papas, les maris et les fils.

Vous comprenez la voix mensongère de cette perfide qui fait trembler les petits et pleurer les épouses et les mamans.

Et vous l'aimez la mangeuse de marins !

Et vous avez pour elle le respect qu'ont les femmes des victimes.

Car c'est le lieu de repos des vrais hommes de la mer ; c'est un cimetière plein de vie où les morts sont animés et semblent s'unir pour soulever les flots.

Cette voix, c'est l'hymne de ces héros à la puissance de la mer.

Vous connaissez bien la charmeuse qui, à votre insu, vous a caressé les pieds, Mesdames !

Et vous vous en allez à regret, tandis que le chant des flots continue dans la douceur de la nuit.

FORCE D'AMOUR

Vous foulez le sable fin de l'immense plage, écrasez maints coquillages...

Des pêcheurs replient leur matériel.

Des couples rejoignent leur gîte. D'autres vont se prélasser à la terrasse du Casino...

Isolé, un homme est encore sur le sable, contemplant les nombreuses étoiles qui brodent la voûte céleste.

A quoi pense-t-il ? Est-ce réellement aux étoiles ?

Ou aperçoit-il dans le nombre une plus gracieuse ?

C'est cela en effet, car il sourit. C'est un joli visage de femme adorée qui lui souffle son amour par le vent et dont la douceur et le charme le transportent dans le ciel.

Mais soudain sa face s'assombrit. Qu'a-t-il ?

L'image chérie s'est donc subitement envolée, telle une étoile filante ?

Quel chagrin peut ainsi crisper ce mâle visage ?

Quelle inconnue douleur peut torturer cette âme, obscurcir ce regard et faire saigner ce cœur.

L'étoile qu'il admire, la seule qu'il voit, c'est l'étoile de sa gracieuse amie qu'un mal terrible a ravie à son affection.

Depuis, chaque soir, il revient sur la plage pour la contempler parmi les astres qu'ils ont ensemble admirés entre deux serments.

La mort n'a pu briser cet amour et il se complaît depuis à savourer dans la solitude, toute sa souffrance.

Il revoit l'amie lui tendant les bras. Il veut s'élancer vers elle ; à chaque instant le vent frais du large le rend à

la dure réalité et toujours, il se replonge dans son beau rêve avec la même obstination.

Sans doute, son amie lui parle de là-haut, lui chante son amour, de la douce voix qui a bercé son rêve de jadis et caressé son cœur. Aussi avec quelle fièvre l'écoute-t-il ?

Le malheureux est là, tel un dément. Il ne sait pas qu'il est isolé près du rivage et dans la nuit, toujours il parle à sa mie...

Soudain, il baisse son regard... La mer, impassible, continue son mouvement. Il regarde autour de lui et se voit seul. Son rêve finit...

Il pleure !

En quittant la plage et en rejoignant la ville, vous murmurez avec conviction.

« Amour vrai, douce et rare chose, qui souvent fait souffrir, j'admire ta force, car tu sais faire parler les étoiles et consoler les âmes qui croient en toi, en versant sur leur douleur, le baume du bonheur éphémère qu'est l'Illusion !...

La Vie n'est qu'une « immense mer » sur laquelle vogue la « légère barque humaine ».

Tantôt elle est pour nous pleine d'harmonie et nous séduit par le charme continuel de sa douce chanson.

Tantôt, le ciel s'assombrit, le drame éclate qui amène l'angoisse, la peur, les sanglots, la brutalité, l'anéantissement et les regrets.

Mais, si elle ne nous est pas toujours favorable, si les chagrins nous oppressent, la confiance et l'espérance peuvent souvent nous aider à surmonter les terribles tempêtes de l'existence.

Si nous scrutons le ciel de notre Vie, si nous écoutons notre conscience, notre cœur, notre foi, un immense espoir nous envahit et, de nos lèvres, monte la prière, seul espoir de salut.

Alors, l'Etoile des étoiles, la plus belle des cieux nous sourit et avec sa miséricorde, nous envoie toujours, sinon la paix, une douce et salutaire consolation.

L'AUTOMNE DE LA VIE

Septembre passe et l'automne nous gratifie de ses pluies et ouragans.

Le vent, qui parfois souffle avec furie, fait tourner vertigineusement les petites feuilles jaunies, parure de nos bois d'hier ; aujourd'hui, épais tapis amortissant le bruit de nos pas.

Les branches craquent ; les chiens hurlent dans la campagne.

Parfois, le soleil apparaît, presque éclatant, entre les branches dénudées de nos grands arbres ; un coin de ciel bleu se dessine entre les gros nimbus.

Mais Phébus est honteux. Vite, il se cache derrière ces grands écrans gris, qui voltigent avec une folle vitesse et la pluie, recommençant à battre les vitres, fait passer un immense frisson humide sur la nature, à peine réchauffée par les tièdes et derniers rayons d'un soleil capricieux.

La nuit tombe, l'animation n'est plus dans la campagne. Il fait si bon déjà dans les grandes cheminées, près du feu qui grésille.

La Nature se meurt lentement et sa plainte est le vent qui mugit.

Si les promeneurs se font rares dès l'apparition de l'automne, si la cheminée attire certaines personnes, par la douce et agréable perspective d'une longue causerie, d'une

joyeuse manille ou d'un régal radiophonique, nombreux, sont les amateurs du plaisir saisonnier de la chasse, qui se complaisant, à l'affût dans les champs dépouillés, parcourent les bois en la seule compagnie de leur chien.

Les guêtres cassent, en les frôlant, les branches enchevêtrées, derniers ravages de la tempête d'hier.

Pan ! Pan ! Encore une petite victime de la Vie ! Tandis que Médor apporte le gibier, le chasseur sourit en caressant la crosse de son fusil.

La gibecière se garnit et ce soir, son retour sera dignement fêté.

Il est joyeux !

Mais la chasse a aussi ses mauvais jours. La gibecière est parfois vide, après une longue et pénible journée de marche. Le chasseur sourit quand même à son retour. Demain, il apportera davantage. Il a confiance en l'avenir.

La Vie est aussi une longue et pénible chasse, qui a ses bonnes et mauvaises journées. Nous y songeons à l'automne de notre vie, quand le soir venu, nous ouvrons la « gibecière ». Parfois, elle abonde de richesses accumulées et de bien-être gagné péniblement ; alors, on sourit à l'idée de l'existence paisible que l'on envisage pour ses dernières années.

Mais, certaines fois, elle se fait vide ; cependant la lutte n'a pas été moins pénible. On a trimé dur toute sa vie, les déboires sont venus et le soir on est sans rien.

C'est le Destin implacable, dur et sans pitié.

On serre les poings. On se révolte contre cette injustice si évidente du sort.

Cependant, il faut sourire, oui, sourire, comme ce chasseur rentré bredouille et se dire intérieurement « si le hasard décide de l'épilogue de notre Vie comme du résultat d'une simple chasse d'automne, il en existe encore une de chasse et c'est la seule qui ne dépend pas de ce hasard, mais qui dépend de la volonté et de l'énergie de chacun ; c'est la

chasse au Mal. Car le Mal règne en maître dans la Vie ! On le trouve facilement, car il est partout ; il s'apparente avec l'Injustice qui est flagrante autour de nous.

On peut chasser cet ennemi de la Vie ; on ne rentrera certainement pas bredouille. On peut opérer sur le terrain particulier qu'est son âme et il ne faut pas de permis pour chasser sur celle du voisin. La gibecière sera toujours garnie si on a chassé avec courage !

C'est à ce chasseur émérite qu'iront toutes les réelles richesses, tout le vrai bonheur.

Sa gibecière, garnie des vices qui auront débarrassé sa conscience et contribué au bonheur des autres, sera, outre le prix de la paix de son existence actuelle, la rançon de la joie idéale et intarrissable de la grande Vie surnaturelle qui bientôt s'ouvrira pour lui. Alors, comprenant et appliquant cette devise « Le vrai bonheur est de sentir son âme bonne » le sourire épanouira quand même son visage.

L'ARMISTICE

La fin de l'automne amène l'armistice de la chasse. Cette idée a évoqué pour moi, une autre suspension d'hostilité, celle de Novembre 1918, la fin de l'horrible chasse à l'homme. Plus de trente années ont passé depuis l'heure bénie où la poussée formidable de joie, l'allégresse ressuscitée de la Vie non menacée, la cordiale poignée de mains des Nations, le baiser fraternel des humains, ont remplacé les dernières rafales des obusiers, l'explosion des torpilles et le carnage éhonté des frères ennemis,

Heure à jamais bénie, où une joie si vibrante qu'on n'aurait pu étouffer, ni même atténuer les échos, tant le bonheur du moment était inconcevable pour des esprits éprouvés par tant de souffrances et de tortures sans pareilles, par quatre années de douloureux sacrifices.

Cette joie, telle une explosion formidable de vitalités comprimées depuis des mois, secouait tout un peuple en délire, au milieu d'une cacophonie de sirènes, de pétards, de serpentins, de musiques et de drapeaux. „

C'était la Victoire ! Bien plus, c'était la Paix ! ou du moins la fin de la tragédie.

On dansait, on chantait. Une ivresse sans pareille faisait s'embrasser les foules en ce onze novembre.

Au milieu de ce décor, tout auréolé de sa gloire, le Poilu contemplait la foule et s'associait à sa joie, tout heureux de son œuvre victorieuse.

Le Poilu ! Quel titre glorieux à cette époque et quels souvenirs ! Ce héros, qui de son piédestal de gloire contemplait la foule délirante, ne pouvait confondre en ces heures féériques, les soirs de tranchées ou les pétards faisaient des hécatombes de Vies humaines, où les cloches annonçaient les horribles gaz asphyxiants, où les sirènes annonçaient l'arrivée des oiseaux ennemis pour l'assassinat des vieillards, des femmes et des enfants.

Il se dérobait aux vaines glorioles et songeait aux nuits d'assauts, aux petits camarades couchés à jamais, la poitrine trouée et les membres déchiquetés, dans la boue de ces tranchées entourées de barbelés et toutes les ordures du champ de bataille.

Humbes héros, on se réjouissait de votre œuvre et vous, qui dormiez à l'ombre de votre petite croix de bois, vous qui aviez sacrifié votre Vie pour l'amour de la France, vous espériez que votre œuvre serait durable !

Les petits orphelins avaient le cœur bien gros en ce jour d'armistice.

Le Papa était tombé à Verdun ou dans la Somme ou dans un coin plus obscur de ce gigantesque front entouré de ruines ; il était mort avec l'espoir, oh ! chimérique quand on voit le résultat actuel de tous ces sacrifices, mais combien légitime, de voir les Vies des petits français, les tout petits qui lui succèderont, à l'abri d'un tel fléau destructeur.

Les hommes sont tous frères, cependant; Ne devraient-ils pas s'aimer ?

Quelle utopie ? Eux avaient lutté pour un idéal insaisissable et avaient arraché la victoire. Envoyés à la boucherie, ils espéraient que les hommes civilisés de l'après-guerre se souviendraient de leur héroïsme, de leur abnégation et surtout de leurs souffrances. Hélas ! la Vie passe l'éponge sur tous ces souvenirs et en estompe la leçon.

Les générations ont poussé, les joies délirantes se sont atténuées pour faire place bientôt aux passions égoïstes

qui ont détruit la concorde du soir de l'Armistice. Les intérêts particuliers et les appétits exagérés de certains peuples ont tari ces sources de bonheur passager. Qu'on songe à ce soir féérique de l'Armistice et qu'on compare les préoccupations actuelles !

O humains ! Souvenez-vous des leçons de ces héros. De grâce, tendez-vous les mains ! De grâce, épargnez au monde le spectacle d'une telle horreur.

Sans doute, la France, qui peut compter sur les Poilus de demain comme sur ceux d'hier, désire la paix, plus que toute autre nation, mais cet espoir des héros de la grande tourmente, nous devons tous, dans notre vie privée, dans notre sphère, essayer de le réaliser en y consacrant toutes nos forces et ne pas faire fi plus longtemps d'une union intérieure indispensable à la paix générale.

Rien n'est perdu !

Songez-y à ce soir de l'Armistice. Embrassez-vous. Tendez vous les mains.

Souvenez-vous, amis, que les drapeaux de la liberté et de la paix seront plantés dans le monde, quand les clairons sonneront l'heure de la Victoire des armes de la Charité sur celles de l'Egoïsme.

Pour rendre les hommes meilleurs, il faut les rendre heureux.

Fêtez donc l'Armistice, fêtez le bien, mais en vous souvenant, faites le !

L'HIVER DE LA VIE

Maintenant l'hiver nous attend ; les beaux jours déclinent de plus en plus ; on n'entend plus de chants d'oiseaux; seuls, quelques corbeaux jettent de lugubres cris au soleil couchant et leurs formes noires parcourent, en signe de deuil, l'immense ciel gris, d'où tombera la neige de décembre qui couvrira la plaine d'un immense linceul blanc.

Les arbres, squelettes de bois, devenus fantômes de glace, dressent encore leur cîme orgueilleuse sous le ciel obscurci et tendent, au caprice de la bise hivernale leurs branches desséchées, seuls vestiges de la dernière végétation.

L'année se meurt !

Nature, que tu es triste !

Sous les blancs clochers, des chants joyeux se font entendre. La Vie continuerait-elle ?

La joie se lit sur les visages et sur les lèvres, ne monte qu'un cri de victoire et d'espérance : Noël ! Noël !

C'est la résurrection de la Vie qui manifeste sa volonté d'être immortelle !

La Vie humaine est courte. Nos tissus corporels s'usent comme tout ce qui est matière. Le travail, les privations ou la bonne chère,, les tristesses et même les joies, ont leur répercussion sur notre vitalité dont chaque minute emporte une plus ou moins grande parcelle. L'enfance s'est vite envolée ; l'âge viril s'est écoulé rapidement, les luttes de l'exis-

tence en ayant absorbé la plus grande partie. Maintenant, c'est la décrépitude qui commence.

Déjà les rides ont creusé dans la peau de nombreux sillons ; les cheveux ont blanchi ; le corps s'est affaissé, la charpente ayant cédé sous le poids des années ; les membres ont perdu toute souplesse, aussi la marche est hésitante et tremblants sont les gestes.

Ce sont les dernières vibrations de la Vie humaine !

Les bons vieillards attendent avec patience, malgré les infirmités et la gêne parfois, la fatale issue où nous passerons tous, riches et pauvres selon l'inéluctable justice divine. Leurs derniers moments sont consacrés à la revision de toute leur carrière.

Heureux, les hommes qui pourront dire sur leur lit funèbre « Ma Vie terrestre n'a pas été inutile ; j'ai fait le bien et secouru mon semblable ».

Heureux ceux qui auront bénéficié d'une longue vie bien remplie et qui s'apprêtent à gagner l'éternelle existence. Noël est venu !

D'une vie à l'autre, il n'y a qu'un pas : ce pas, les vétérans de la Vie le feront avec crânerie, fiers de leur œuvre ici-bas, heureux de la douce paix que procure une conscience droite.

Ainsi finirons nous.

La barque humaine arrive au port après le plus long et le plus mouvementé des voyages.

L'équipage est toujours heureux d'atterrir après une longue traversée.

Ne le serions-nous pas en touchant le port qu'est la Vie divine ?

Nous laisserons à nos descendants, le rôle de continuer notre œuvre ici-bas, n'ayant plus la force, ni la résistance pour soutenir la lutte.

Nous imiterons l'hiver qui cède sa place au printemps. Cette dernière saison prendra les mêmes caractères que le

printemps de l'année écoulée ; ainsi l'enfant aura une tendance marquée à suivre nos exemples bons ou mauvais.

La fin de notre vie est comme un soleil couchant,

L'horizon tout entier s'enveloppe dans l'ombre.
Et le soleil mourant sur un ciel riche et sombre
Ferme les branches d'or de son rouge éventail.

J.-M. de Hérédia.

La vie est un éternel recommencement qui gouverne et les hommes et les peuples en ne se laissant jamais gouverner par eux.

La barque peut se diriger sur la mer, peut parfois résister à la tempête, mais est dans l'impossibilité complète d'en modifier les effets néfastes quand elle est destinée à être brisée.

QU'EST DONC LA VIE ?

La Vie, c'est la lutte intense et toujours soutenue entre le Bien et le Mal, la Justice et l'Iniquité, la Charité et l'Egoïsme.

C'est la chanson du poète,
le drapeau du soldat,
l'école de l'enfant,
l'enclume du travailleur,
le boulet de l'oisif.

C'est le concours universel pour la récompense céleste !

Dépôt légal 1949. — 2e Trimestre. — Imprimeur n° 18.

Imprimerie G. Subervie, Rodez.